

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de Minuit
SPECULUM, DE L'AUTRE FEMME, 1974.
CE SEXE QUI N'EN EST PAS UN, 1977.
ET L'UNE NE BOUGE PAS SANS L'AUTRE, 1979.
AMANTE MARINE, De Friedrich Nietzsche, 1980.
PASSIONS ÉLÉMENTAIRES, 1982.
L'OUBLI DE L'AIR. Chez Martin Heidegger, 1983.
L'ÉTHIQUE DE LA DIFFÉRENCE SEXUELLE, 1984.
PARLER N'EST JAMAIS NEUTRE, 1985.
SEXES ET PARENTÉS, 1987.

Aux Éditions Mouton
LE LANGAGE DES DÉMENTS,
Coll. « Approaches to semiotics », 1973.

Aux Éditions de la Plaine Lune
LE CORPS-À-CORPS AVEC LA MÈRE, 1981.

Aux Éditions Galilée
LA CROYANCE MÊME, 1983.

Aux Éditions Hachette
LE TEMPS DE LA DIFFÉRENCE,
Livres de Poche, Biblio-essais, 1989.

Aux Éditions Larousse
LE SEXE LINGUISTIQUE, collectif,
Langages, n° 85, 1989.

Aux Éditions Grasset
JE, TU, NOUS, 1990.

SEXES ET GENRES À TRAVERS LES LANGUES

Éléments de communication sexuée

Français, anglais, italien

*Ensemble conçu et réalisé
par*

LUCE IRIGARAY

avec la participation de

RACHEL BERS, CRISTINA CACCIARI, MARK CALKINS,
MARGARET DEMPFSTER, PAULA ECTMOVIC, PAUL GALISON,
LUCE IRIGARAY, MARIA VITTORIA PARMEGGIANI,
KATHERINE STEPHENSON, ADELE SULCAS,
KATY SWENSON, RENIA TYNINSKI, PATRIZIA VIOLI

Ouvrage publié avec le concours du
CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

BERNARD GRASSET

PARIS



Conclusion

La Trilogie

Les éléments définissant des différences entre le langage des femmes et celui des hommes sont nombreux. Et l'argument concernant les problèmes d'échantillonnage effacera difficilement l'étonnement de découvrir que femmes et hommes ne parlent pas de la même manière. Cette stupeur a touché en premier lieu les expérimentatrices/teurs, souvent sceptiques au départ. La plupart auraient voulu prouver — et en particulier me prouver — qu'il n'existait pas de différence entre les discours des femmes et des hommes, du moins dans leur langue ou leur culture, à moins que cela ne soit selon leur méthode d'approche de la question. Les conclusions ont souvent été atténuées, réduites à une énumération de résultats, au nom de la science ou de la réserve, voire de l'espérance de découvrir des vérités autres en s'y prenant mieux un jour meilleur. L'interprétation des réponses est donc le plus souvent minime. Mais cette attitude me semble préférable à celle de commentaires sans résultats objectifs.

Je vais tenter de regrouper les principales tendances qui apparaissent dans cette recherche, en suivant l'ordre de présentation des travaux.

1. En chiffres absolus, les hommes prennent beaucoup plus la parole en leur nom, se désignent davantage comme sujets du discours ou de l'action. Cette appropriation du sujet à son propre

sexe entraîne des réponses anormales dans le cas de consignes induisant un sujet féminin : *robe* — *se* — *voir* ; *gonna* — *vedersi* ; *dress* — *self* — *see* ; *skirt* — *self* — *see* ; *blouse* — *self* — *see*. Plutôt que de laisser la femme ou le féminin être sujet de la phrase, les hommes produisent des énoncés du type « Je me vois dans une robe et je ris », « Je me vois dans une robe pourpre » (K.S.) ; « Moi-même, j'ai perdu mon chemisier dans la mer », « Je vois un chemisier que je veux acheter pour moi-même » (M.C. et K.S.) ; « Que c'est étrange de se voir en jupe ! », « Quel effet cela fait de se voir en jupe dans un miroir ! » (P.V.). Ces phrases sont à la limite de l'asémantisme et du recevable ; elles jouent sur les frontières entre possible, réel, métaphorique ; elles ne respectent pas, en toute rigueur, l'ordre sémantique codé dans les dictionnaires ; etc.

Autre stratégie d'appropriation du sujet : les hommes produisent des énoncés avec des transformations, modalisations, ajouts, soit des réponses beaucoup plus complexes et plus coûteuses, croirait-on, que celles demandées. Mais « La femme se voit en robe/en jupe/en chemisier » semble parfois être, pour les sujets masculins, une opération plus coûteuse à réaliser que produire les énoncés suivants : « Je ne me vois pas dans une robe/une jupe » (K.S.) ; « Moi-même, je ne porte pas de chemisier mais je pense que vous pouvez voir pourquoi », « Je me vois moi-même dans un chemisier mais je n'aime pas ça » (M.C. et K.S.) ; « Pour les hommes, il n'est pas normal de se voir en jupe » (P.V.) ; « Je me vois mal en robe », « Je ne me vois pas en robe », « Il se voit mal en robe » (L.I.).

Il faut noter aussi que, dans la phrase « Elle se voit en robe », le sujet masculin qui produit la phrase peut être également sujet du message en ce sens que « elle se voit en robe » peut s'entendre comme : elle est visible en robe par moi. C'est le contexte linguistique qui permet de savoir si « elle se voit » signifie « elle est visible » par le sujet producteur du message ou si le sens est plutôt « elle se voit elle-même en robe » sans insistance voyeuse de l'homme répondant à la consigne. Le travail de Patrizia Violi sur les niveaux grammaticaux fait apparaître qu'un pourcentage important de messages sans sujets sexués apparents correspond, en fait, à des messages à sujet masculin implicite.

2. Les femmes se désignent moins comme sujets que les

hommes, surtout en langues romanes. Même avec une consigne comme *robe* — *se* — *voir* (ou traductions), elles utilisent explicitement un sujet masculin dans leurs messages. Exemples : « Un garçon aimerait se voir avec une robe », « Ceux que je vois avec cette robe sont beaux », « Ils ne se voient pas portant une robe », « Il se vit en robe et en riat (*sic*) », « Il se voit déjà magistrat portant une belle robe noire » (L.I.) ; « L'homme se voit dans la jupe de sa mère », « Mon frère a endossé une de mes jupes et de se voir en miroir l'a fait mourir de rire » (P.V.) ; « Pouvez-vous vous voir vous-même dans un chemisier ? » (phrase d'une femme répondant à un enquêteur homme), « Voyez ce gamin peut se voir lui-même », « Lui-même a choisi de porter une blouse de la couleur de la mer, la nuit » (M.C. et K.S.).

Une autre stratégie d'effacement d'un sujet féminin de la part des femmes consiste souvent à utiliser *robe* comme sujet, ce qui entraîne une transformation passive ou une quasi-animation d'un objet inanimé fonctionnant comme substitut du sujet femme. La visibilité de la femme est reportée sur la robe, dotée de qualités diverses pour attirer ou retenir le regard. Ainsi : « Cette robe peut se voir sans problèmes », « La robe ne se voit pas bien », « La robe qu'elle portait se voyait de loin » (L.I.) ; « La jupe doit se voir de loin », « Une jupe est belle à voir » (P.V.). Cette construction est plus rare dans les langues anglo-saxonnes où le sujet reste plus souvent un sujet animé. Il est possible que la marque du genre sur *robe* et *jupe* permette un passage (ou re-passage) au vêtement comme substitut du sujet animé, passage qui est moins facile à réaliser en anglais. Ou encore : la marque de possession s'exerçant sur l'objet en anglais ne favorise pas le fonctionnement de celui-ci comme sujet. Autrement dit, la marque du genre, accompagnant les substantifs, les assimile plus ou moins à un statut de sujet animé alors que la marque du genre, s'exerçant comme rapport au possesseur, re-marque ou redouble le statut d'objet. Ainsi, *la robe* peut devenir un quasi-sujet féminin, un double de la femme ; *her dress/her skirt/her blouse* est assimilé à l'objet possédé sans substitution possible à qui possède l'objet. De ce point de vue, les langues romanes seraient plus métaphoriques et les langues anglo-saxonnes plus métonymiques, les premières potentiellement plus allégoriques et les autres plus réalistes et descriptives, les unes plus riches en

identifications et déplacements du sujet, les autres plus utilitaires en ce qui concerne la possession de l'objet.

L'expression du sujet comme *on* ou l'énoncé à l'*infinitif* représentent une autre stratégie d'évitement de définition du sujet de l'énoncé ou du sujet de l'opération énoncée en tant que sujet féminin identique ou non au sujet parlant. Ces stratégies d'évitement par une neutralisation du genre du sujet sont exposées de manière différente dans les textes de Patrizia Violi et de Luce Irigaray. Mais ces deux analyses, par des méthodes diverses, aboutissent au même constat : un nombre important de sujets sont laissés dans l'ambiguïté de leur identité sexuelle, de la part des femmes pour ne pas s'affirmer comme sujets, de la part des hommes pour ne pas laisser la marque du genre féminin au sujet.

3. Selon Katherine Stephenson, Mark Calkins et Katy Swenson, les femmes américaines disent plus *je* que les femmes françaises ou italiennes. Mais il n'est pas évident que ce *je* — y compris écrit — des femmes de langue anglaise témoigne d'une plus grande capacité à une identité sexuée. Cela manifeste une aptitude à s'affirmer comme *je*, une habitude à le faire, un plus grand égocentrisme peut-être. Mais que dit ou que fait ce *je*? Les phrases des femmes américaines ou canadiennes anglophones sont généralement plus stéréotypées et standardisées que celles des femmes parlant une langue romane. Elles expriment beaucoup moins ces nuances qualitatives très présentes dans les énoncés des femmes françaises et aussi, bien que moins, des femmes de langue italienne. Elles sont plus courtes, plus semblables les unes aux autres. Elles comportent moins de constants, d'adjectifs. Elles représentent des réponses plus automatiques et formelles aux consignes. Elles sont aussi plus abstraites, comme le soulignent Paula Ecimovic et Renia Tyninski. Les femmes américaines disent davantage *je* mais, par ce *je*, elles effacent souvent leur identité féminine, les qualités du monde et des relations humaines qui peuvent s'y rapporter. Attestant de pouvoir être des *je*, les femmes de culture anglosaxonne s'efforceraient de bâtir des schémas de représentations et d'actions assez généraux tels que pourraient être ceux correspondant à une vision volontariste et technique de l'intelligence et du rapport au monde. Ce *je* est un *je* qui possède déjà la

possibilité de dire *je*, et qui possède des objets. Il n'est pas indifférent, selon moi, que les femmes d'une culture anglosaxonne, dont la marque du genre s'exprime dans le possessif : *her husband, her book, her kind, her house, etc.*, s'affirment plus comme *je* mais ce *je* est, entre autres, un effet de la possession de l'objet comme sien. Ce *je* n'est donc pas dénoté ou connoté comme sujet, en particulier sexué, mais comme possédant tel ou tel objet, réellement ou potentiellement. En ce sens, ce *je* est plus proche des *je* masculins que des *je* féminins en langues romanes. Il est déterminé par un rapport aux objets plus que par des relations d'intersubjectivité.

Cela dit, ce *je* reste, comme celui des femmes françaises ou italiennes, dans la soumission au regard de l'autre, dans le désistement de sa parole, de son action, de son choix, de son désir au bénéfice de l'autre, généralement homme (cf. à ce propos les remarques terminant les différents travaux concernant la langue anglaise).

Le nombre des modalisations du type *être possible, être capable*, indiquent aussi que, si les femmes anglo-saxonnes disent plus *je*, ce *je* n'est pas pour autant assuré dans ses dire ni ses actions. Sa présence demeure le plus souvent entre les possible ou impossible d'un procès, linguistique ou autre. En cela il resterait proche d'un sujet enfantin? Ce que souligne Katherine Stephenson. Son travail fait apparaître également que la question de l'enfant est plus présente dans les corpus anglo-saxons que dans ceux de langue romane où elle n'apparaît presque pas. Cela peut s'interpréter comme un phénomène culturel lié linguistiquement au caractère subjectivement neutre mais soumis à la marque du possesseur parental du terme *enfant*.

Les réponses des femmes françaises — et pour une part italiennes — sont assez différentes de beaucoup de réponses des femmes américaines ou canadiennes anglophones. Elles sont moins stéréotypées et expriment fréquemment un message tout en satisfaisant à la demande de l'expérimentatrice/teur. Le *je* du sujet femme s'y dit moins explicitement mais il s'implique dans le message dont la forme sinon le contenu reflètent le sujet parlant. Les hommes de langue française ont, eux, des réponses plus stéréotypées. Il y a, de ce point de vue, un chiasme partiel entre les réponses des hommes français et des femmes anglophones.

Dans ces phrases-messages des femmes de langue française — et pour une part italienne —, il y a de nombreux adjectifs, déictiques, adverbies, indications de circonstances d'action ou d'état. Or tous ces ajouts à une réponse exacte mais élémentaire témoignent d'un discours antérieurement tenu ou tenable, donc d'une aptitude linguistique ne se réduisant pas à une compétence suffisante mais la débordant par le vouloir-dire du sens. Pour l'exprimer simplement, une réponse du type « La jolie robe que tu portes » suppose plusieurs propositions, plus ou moins explicites et simultanées : la robe est, la robe est jolie, tu portes la/cette jolie robe. Cette composition complexe des réponses est fréquente de la part des femmes de langues romanes, en particulier française. Elle témoigne d'un désir de signifier quelque chose sans se satisfaire du syntaxisme suffisant pour une réponse correcte. Elle prouve aussi une capacité de maintenir en mémoire une multiplicité de sens au moment de la génération de la phrase. Elle signifie également l'évitement de l'exposé du féminin comme simple *je*, ce sujet essayant de se dire par un contexte linguistique et extralinguistique plutôt que par l'affirmation de son ego.

A propos de phrases transformées ou complexes en fonction de qualités à intégrer à l'énoncé, il me semble que si les femmes de langue romane utilisent moins le passé que les anglophones (cf. les travaux de M.C. et K.S., par exemple), cela peut s'expliquer partiellement par le fait que les sédimentations temporelles sont incluses dans leur discours. Leurs énoncés manifestent l'existence d'un passé plus favorable à l'expression de leur identité qu'un code sans qualités et l'ouverture à un futur susceptible de réaliser l'enjeu du message. Le fait que l'accent y est plus sur le pôle sujet que sur le pôle objet est une autre manière d'expliquer que le contenu de ce qu'elles disent et sa formalisation se tiennent entre passé et futur.

4. Si les femmes anglo-saxonnes disent plus *je* que les femmes de langues romanes, elles disent plutôt moins *elle*. S'affirmant comme *je*, elles ne s'affirment pas encore nécessairement comme sujet sexué, sauf par le contexte du message et ses renvois extralinguistiques. De plus, elles désignent peu elles-mêmes ou d'autres femmes comme sujet sexué féminin par la marque du

genre. Ainsi, dans la deuxième consigne utilisée par Katherine Stephenson : *skirt — self — see*, il n'y a que 7 % de sujets marqués par le genre féminin et, par ailleurs, 86 % de sujets *je*. Or une telle consigne, si elle induit plus un *elle*, en français à cause de *se*, favorise aussi le choix de *elle* comme sujet en anglais à cause de *skirt*. Les corpus recueillis par Mark Calkins et Katy Swenson manifestent le même évitement du *elle* en sujet : un seul *she* et deux substantifs féminins : *mother* et *girl* sur 38 réponses de femmes.

Les femmes de langues romanes utilisent davantage le *elle* que les Anglo-Saxonnes même si le pourcentage de réponses utilisant le pronom marqué explicitement par le genre est encore très bas étant donné son rapport à la consigne. Les femmes de langue française utilisent plus le *elle* que celles de langue italienne. Ce sont elles qui désignent le plus le sujet comme marqué par le genre féminin, notamment dans la proportion de *je/elle* très largement inversée par rapport aux réponses des anglophones. Cela dit, l'emploi du *elle* par les femmes de langue française est encore bien en dessous des pourcentages prévisibles étant donné la consigne qui, pour le français, contraint par deux mots son utilisation : *robe — se*. De plus, l'utilisation du *elle* en français entraîne souvent une construction de type passif où *elle* est, en fait, objet du regard et non sujet : « Elle se voit en robe » = elle est visible en robe (par un X, souvent masculin). Certaines phrases explicitent ce passage : « Elle a mis sa plus jolie robe pour se faire voir » (L.I.), d'autres le suggèrent : « Elle se voit bien en robe » (à moins qu'il ne s'agisse alors de transposition au sens figuré : elle s'imagine bien en robe). Cette double signification possible du « elle se voit » (elle se voit elle-même, ou : elle est visible par l'autre) explique que les réponses des hommes comportent parfois plus de *elle se* que les réponses de femmes. Les femmes y sont objets de leur regard à eux, y compris quand elles se regardent, et les femmes ne prennent pas habituellement le même plaisir qu'eux à se regarder entre elles.

5. Le « elle se voit » est donc une construction rare dans toutes les langues. Les explications qui en ont été données par Patrizia Violi et Katherine Stephenson sont différentes. Patrizia Violi a mis l'accent sur le problème linguistique du genre marqué fémi-

nin et Katherine Stephenson sur la pudeur qui ferait qu'une femme ne peut ou ne veut se regarder elle-même. Personnellement, j'ai fait appel aux codes linguistiques qui effacent l'identité du *elle* dans le *il* générique, et le rapport des femmes entre elles dans le *ils* de la société mixte. La culture éloignerait ainsi le sujet féminin de sa mère, d'elle-même et des autres femmes comme représentations du sujet. Il n'y aurait pas de *elle* — empirique ou transcendantal — représentable dans une culture qui ne connaît que le modèle générique masculin et la socialité dominée par des paradigmes masculins.

Cet enchevêtrement de normes linguistiques et culturelles ferait de la femme un sujet empirique éventuel mais sans relations d'auto-représentation ou auto-affection possibles, sans position autonome ni objectivité possibles dans le rapport à elle-même ni aux autres femmes, y compris sa mère, la capacité de reproduire étant le seul paradigme servant d'étalonnage généalogique entre elles. Mais cette gestation ne devrait pas constituer un acte libre, encore moins que le choix du conjoint, la liberté signifiait alors le lieu d'un rapport autonome possible entre femmes et aussi entre la femme et elle-même.

Ainsi la femme peut-elle éventuellement se dédoubler en miroir, en rêve, en vêtements, se dédoubler par le relais d'un instrument ou d'une temporalité sans échéance prévisible. Elle ne peut pas se dédoubler en conscience, s'auto-affecter comme celle qui parle/fait/agit dans le présent et celle qui est/était/sera. Elle ne peut se déterminer en tant que devenir d'un sujet féminin car celui-ci est défini *par* et *dans* le devenir du sujet masculin et de sa culture. La notion de « retouche », dont j'ai parlé dans et depuis *Speculum*, signifie, selon moi, une issue à cet englobement du féminin dans le monde de l'entre-hommes, et aussi une analyse concernant le manque de dialectique possible pour le sujet féminin et pour la différence sexuelle sans définition de la subjectivité en tant que sexuée.

6. Dans les corpus anglo-saxons, il y a plus de structures dialogiques immédiates mais moins de représentations objectives de l'identité sexuée. Or, dans les phrases où s'exprime la structure dialogique, souvent le sujet masculin exerce un pouvoir sur le sujet féminin, pouvoir que celui-ci lui laisse ou lui donne

éventuellement. Il n'y a donc pas réellement dialogue mais mise en scène d'un rapport de pouvoir entre *je* ou *tu* homme(s) et *je* ou *tu* femme(s), le sujet masculin étant d'une manière ou d'une autre constitué en agent du procès, y compris par les médiations de la culture. Tous les corpus anglo-saxons pourraient ici servir d'exemples. Les modalités de dialogues entre femmes et hommes ont été analysées, entre autres, par Adèle Sulcas, Paul Galison et Rachel Bers, Mark Calkins et Katy Swenson, mais aussi par Katherine Stephenson, Margaret Dempster et Paula Ecimovic.

L'opposition structurelle *il/elle* pourrait, si elle n'était pas soumise à des jugements dévalorisants concernant le pôle féminin, servir de barrière ou garantie objectives contre les modes immédiats de prises de pouvoir entre *je* et *tu*. Mais, quand le féminin est désigné comme tiers, il est généralement soumis à des jugements négatifs et il est à peine considéré comme un tiers personnel. La femme, en tant que pôle objectif sexué, est généralement réduite à un objet inanimé.

7. Les femmes utilisent beaucoup plus la structure dialogique que les hommes, en particulier avec l'autre sexe. Cela se marque par le nombre de pronoms *je* et *tu* en interrelations dans l'énoncé, par le nombre de transformations interrogatives surtout dans les relations entre les sexes, par la désignation de *lui* comme *il* dans la consigne *ennui* — *lui* — *dire* ou ses équivalents en anglais. Cela a été noté dans la plupart des travaux et notamment dans la recherche sur les réponses à la consigne : *ennui* — *lui* — *dire*, réalisée par Adèle Sulcas, Paula Ecimovic et Luce Irigaray.

Les hommes privilégient le rapport à l'objet et à leur monde dans leur discours ; les femmes, les relations entre les personnes. S'ils dialoguent *avec*, les hommes dialoguent avec les autres hommes à propos d'objets — concrets ou abstraits — de leur monde. Les femmes échangent des propos plus affectifs, moins codés au niveau de l'objet — conceptuel ou non —, surtout les femmes de langues romanes. Mais le dialogue féminin s'adresse peu à une autre femme. Ce stéréotype est si puissant que, même les expérimentatrices/teurs n'ont pas soulevé la question de l'absence de réponses du type : « Elles se voient en robe », sorte de dialogue en acte entre femmes. Quant à la consigne *ennui* — *lui* — *dire*, elle ne provoque pas de réponses du type : « Elles se

disent leurs ennuis » ou « Elle lui (à elle) dit ses ennuis ». Dans mon travail en langue française, une expérimentatrice, Danielle Leeman, a systématiquement demandé, pour deux échantillons, aux sujets de dire qui était *lui*, et ce *lui* était presque toujours désambiguïsé comme un homme. Quant à Adèle Sulcas, étant donné que l'ambiguïté du *lui* n'existe pas en anglais, elle a utilisé pour cette consigne le prénom *Pat*, masculin ou féminin, et ce prénom a été désambiguïsé comme masculin le plus souvent. Dans le cas où *Pat* désignait un sujet féminin, la phrase, des hommes en tout cas, était critique, ironique, dévalorisante pour *Pat*. Paula Ecimovic a remarqué, dans son corpus, que le *say* de la consigne est fréquemment utilisé en incise ou en expression idiolectale par les hommes au détriment du sens dialogique potentiel de ce mot.

Les femmes tentent beaucoup de dialoguer avec un *il* qui leur prend généralement la parole. Le dialogue est donc sans suite, mais la tentative en est répétée. Les sujets féminins mettent aussi en scène des dialogues entre hommes.

8. Les transformations utilisées par les femmes et par les hommes ne sont pas les mêmes. Les hommes utilisent davantage des transformations liées à une logique du sujet constitué et de son langage ou monde déjà codés. La transformation négative intervenant sans nécessité venant de la réalité exprimée en est un bon exemple. Les femmes utilisent plus de transformations emphatiques, de transformations nominales, c'est-à-dire de transformations permettant d'exprimer le contexte extralinguistique dans la langue. Là où la transformation emphatique n'existe pas, les déictiques ou certains pronoms y suppléent comme médiateurs entre le monde et le discours. Ils sont très présents dans les discours des femmes parlant les trois langues étudiées. Ils voisinent avec les adverbes de lieu *ici/là* relayés par *this/that* et même *I/you*.

Les femmes utilisent aussi beaucoup plus de transformations interrogatives, transformations laissant place à un dialogue, à un échange entre deux sujets ou laissant la parole à l'autre, cet autre pouvant être un *tu* immédiat ou la société, la culture, le monde tel qu'il existe. Cette caractéristique a été notée dans la plupart des recherches. Adèle Sulcas a analysé également comment les inter-

rogatives, dans les énoncés des hommes, sont souvent formelles, stéréotypées et sans réponse possible venant de l'autre.

9. Les types de jugements exprimés par les femmes et les hommes ne sont pas les mêmes. Les hommes utilisent davantage des jugements de valeur et les femmes des jugements d'existence. Le rapport entre jugement/non-jugement a été remarqué par Katherine Stephenson à propos de la différence entre les phrases des femmes et des hommes. Mais il est possible d'interpréter le type des phrases des femmes comme un jugement de réalité ou d'existence.

10. Les énoncés des hommes sont, à première vue ou écoute, plus objectifs et ceux des femmes plus subjectifs. En fait, les propos des hommes sont souvent à la fois abstraits, stéréotypés, peu déterminés et marqués par leur subjectivité en tant qu'ils appartiennent à leur horizon, leur monde, leurs croyances, sans possibilité pour l'autre d'y objecter, d'y apporter une autre vérité. Cette appartenance à la culture masculine se marque peu par des circonstances déterminant le jugement, des qualités ou différenciations explicites et vérifiables relatives à la valeur mais par des *a priori*, des évidences non vérifiées ni questionnées. Cela se manifeste également dans la confiance sans problèmes que les hommes accordent à leurs paroles, à leurs vérités (cf. à ce propos les remarques de P. Ecimovic, P. Galison et R. Bers, A. Sulcas, M.V. Parmeggiani). Cette confiance n'est certainement pas sans relations avec le fait qu'ils parlent *leur* langue plus que les femmes.

11. Dans les réponses aux synonymes et aux contraires, dans les définitions, on peut noter que :

- a) les réponses des femmes sont généralement plus concrètes, plus proches du monde matériel et sensible ;
- b) les réponses des femmes sont néanmoins plus objectives dans la mesure où elles désignent davantage des perceptions et énoncent moins de jugements de valeur de la part du sujet ;
- c) les réponses des femmes sont moins agressives pour des mots permettant une réponse plus ou moins violente : *neutraliser*, par exemple ;

d) les réponses des femmes manifestent un désir de relations, voire de soumission (cf. par exemple les réponses obtenues par P. Galison et R. Bers à la consigne *attraction*);

e) les réponses des hommes témoignent d'une volonté de s'approprier le champ sémantique comme ils s'approprient le sujet du discours: ils parlent de « ma féminité », de « ma virginité », de « leurs » rapports à la « maternité » ou à « leur mère » plutôt que de rapporter ces mots à une identité féminine;

f) les synonymes ou contraires des femmes sont plus nombreux, plus variés, témoignant d'une disponibilité de vocabulaire souvent utilisée pour faire un message actuel, y compris avec une consigne aussi simple et codée (*life* entraîne de la part des femmes des synonymes tels que: respirer, célébrer, renaître, résider, don, etc., comme l'a remarqué P. Ecimovic);

g) certaines polarités notamment actif/passif sont repérables dans les réponses des femmes et des hommes; on trouve également les polarités concret/abstrait, impersonnel/personnel, objectif/subjectif, doux/violent, comme l'ont noté divers travaux, en particulier celui de Cristina Cacciari.

12. Le monde existant dans les énoncés des femmes est plus vivant, plus concret, plus lié à l'environnement humain ou matériel. Il est aussi plus qualitatif, surtout dans les corpus en langues romanes. Il est plus lié au contexte extralinguistique. Il y s'agit plus de créer ou instaurer un lieu ou un milieu d'échanges, de traduire en langage l'univers, en particulier physique, existant. Mais ce monde décrit ou présenté par les femmes n'est pas approprié par elles, il n'est pas *leur* monde. Elles apparaissent comme des créatrices ou des médiatrices de visions du monde ou de relations humaines, dont les hommes feront ou ont fait leur empire. La référence au contexte extralinguistique fait que le monde des femmes parle plus d'objets inanimés, y compris en les animant, objets naturels ou artificiels, vivants ou envisagés à peu près comme tels par leurs qualités sensibles. Dans l'horizon de ces réponses, le monde est plus présent ou futur que passé. Il en va très explicitement ainsi pour les femmes de langues romanes, en particulier de langue française. La chose est moins apparente et peut-être moins vraie dans les corpus anglais.

Le monde des hommes est plus abstrait, plus intralinguistique,

voire intralogique. Cela ne signifie pas qu'il est plus vrai ni mieux argumenté mais il a lieu dans un cadre constitué qui n'est pas débordé. Sauf dans les actions opérées vis-à-vis des femmes? Ces actions sont néanmoins conformes au même style de relations pour la plupart des sujets interrogés. Le monde des hommes est donc un monde à la fois familier mais abstrait, codé et répétitif, plutôt au passé même quand il se dit au présent. De ce point de vue, les énoncés des hommes anglo-saxons diffèrent parfois de ceux des hommes de langues romanes. Dans ce discours masculin, le sujet est l'homme, exprimé sous forme de *je* ou *il*. Si le sujet est inanimé, il ne s'agira pas d'inanimés concrets, de réalités naturelles, comme dans les énoncés des femmes, mais d'inanimés abstraits ou conceptuels, donc, encore une fois, de réalités déjà codées dans le discours et la culture du sujet masculin.

13. Dans tous les travaux, il a été noté que les femmes donnent plus de réponses que les hommes, que leurs réponses sont plus correctes, qu'elles sont aussi plus variées. Les femmes se sont prêtées avec plus d'attention et d'esprit de collaboration à l'enquête et elles ont manifesté une compétence linguistique plutôt supérieure à celle des hommes.

Bien d'autres points seraient à noter témoignant de convergences, notamment syntaxiques, entre les réponses des femmes par rapport à celles des hommes. L'analyse différentielle entre les corpus appartenant aux trois langues étudiées doit également être approfondie. J'espère que cette étude, qui se poursuit actuellement dans ces trois langues mais aussi dans d'autres — allemand, néerlandais, grec, par exemple — suscitera un intérêt auprès de beaucoup, et d'éventuel(le)s futur(e)s collaboratrices et collaborateurs. En effet, outre un intérêt scientifique désintéressé, il est utile, dans un temps où il est tellement question de relations internationales, d'Europe et au-delà, de savoir comment et de quoi nous parler en tant que sujets humains. Le lieu de la différence sexuelle me semble à ce titre un lieu-clé pour l'élaboration d'une culture future et aussi pour traiter de problèmes de traduction: au sens strict de passage d'une langue à une autre et au sens plus général de passage du discours d'un sujet à celui d'un(e) autre.

Août 1989.

l'interprétation de la communication avec les femmes, bien sûr), l'homme restant souvent à l'intérieur du rapport à son genre et à lui-même.

Il y a de nombreuses réponses par plusieurs propositions chez les hommes et chez les femmes mais elles sont beaucoup plus stéréotypées chez les premiers, beaucoup plus diversifiées chez les secondes. Dans les réponses des étudiants, la deuxième proposition est complétement d'objet direct ou attribut ou sujet : elle exprime l'objet du dire redoublé en P¹ ou désigné par *cela*, *ce*, ... Les réponses des femmes comprennent aussi des subordonnées circonstancielles, des relatives, des comparatives, des subordonnées complétement d'objet indirect. Cette caractéristique semble rejoindre la tendance des femmes à dire ou à vivre dans leurs phrases quelque chose du rapport à l'autre et au monde. Les hommes s'acquittent simplement de la consigne ou parlent d'eux-mêmes ou entre eux.

Cette différence de sens de la réponse entraîne des ajouts dans les phrases des étudiantes qui font souvent le lien entre la langue et la réalité, que celui-ci soit apparent ou réel. Même dans ce type d'épreuves, les femmes communiquent un message et non seulement un score dans la manipulation de la langue. Presque toutes les réponses données simulent, en tout cas, une information réelle qui exige un certain type de verbes : *être*, *mon* (1), de partitifs : *un*, *des*, *tout* ; une multiplicité de pronoms : *nous*, *qui*, *il* ; des transformations : interrogatives, exclamatives, emphatiques.

Les phrases des hommes manifestent des variantes a) par des transformations négatives : « Il ne lui dit pas... », « L'ennui est de ne pas le lui dire », b) par des changements de temps : « Il lui disait ses ennuis », « Je lui ai dit qu'il m'ennuyait », « Je vais lui dire mon ennui », c) par un choix de verbes marquant la progression soit temporelle : « Je lui dis que l'ennui le gagne », soit quantitative : « Il lui dit combien il s'ennuit. » Ces variantes sont des variantes syntaxiques plus que de contenu immédiat du message.

EN CONCLUSION

Je n'ai pas épuisé l'analyse de ces trois corpus, ni son interprétation. Je peux déjà dire que des caractères semblables se retrouvent dans tous les énoncés des femmes, d'une part, et des hommes, de l'autre. En ce sens, il est juste d'affirmer que leur discours est sexué. Les marques d'appartenance à un sexe sont apparues plus fortes que les situations contextuelles variables dans les trois cas, plus fortes

L'ordre sexuel du discours (analyse féminine)

que les changements d'interlocutrices comme éléments du contexte. Je les ai énumérées à chaque temps de l'analyse.

Comment les interpréter ?

Il faut procéder lentement dans l'élaboration des conclusions de ce genre de travail à cause de son enjeu et des passions, conscientes ou inconscientes, qu'il soulève. Je terminerai donc par quelques questions que cette recherche — en cours — m'a permis de poser ou reposer en les étayant expérimentalement.

1) Les différences entre les énoncés des hommes et des femmes sont-elles effets de langue ou de société ? Je pense qu'il faut refuser cette dissociation. La langue est un effet de sédimentations d'époques de communications sociales. Elle n'est ni universelle, ni neutre, ni intangible. Il n'y a pas de schémas linguistiques existant depuis toujours dans le cerveau de tout sujet parlant mais chaque époque a ses nécessités, crée ses idéaux et les impose comme tels. Certains sont historiquement plus résistants que d'autres. Les idéaux sexuels en sont un bon exemple. Ces idéaux ont peu à peu imposé leurs normes à notre langue. Ainsi, en français :

a — Le genre masculin domine toujours syntaxiquement : *ils sont mariés, ils s'aiment, ils sont beaux*, etc. Cette marque grammaticale, qui efface le genre féminin, a un impact sur la manière dont est éprouvée la subjectivité et dont elle se traduit en et dans le discours.

b — Le neutre ou l'impersonnel se traduisent par le même pronom ou la même forme que le masculin : *il tonne, il faut, et non elle tonne, elle neige, elle faut*. Si le neutre a, dans l'histoire de notre langue, qualifié certains objets (en grec, en latin, par exemple), les phénomènes naturels et la nécessité étaient désignés par des responsables sexuels. De même, *le il faut* ou *il est nécessaire* des philosophes grecs, ou issus des Grecs, cache probablement une nécessité sexuelle associée à un destin à la fois humain et divin. L'origine de l'anankè n'est pas neutre. Sa nécessité se change ultérieurement en devoir, notamment par soumission à l'ordre juridique romain. Mais les lois sont alors édictées par les seuls hommes. *Le il faut* signifie un devoir ou un ordre établis par un seul sexe, un seul genre. Il n'est qu'apparemment neutre et, encore une fois, en français du moins, il se dit avec le même genre que le masculin.

L'homme semble avoir voulu, directement ou indirectement, donner son genre à l'univers comme il a voulu donner son nom à ses enfants, sa femme, ses biens. Cela pèse très lourd sur les rapports des sexes au monde, aux choses, aux objets. En effet, ce qui a de la valeur appartient aux hommes et est marqué de leur genre. À part les biens au sens strict que l'homme s'attribue, il donne son

genre à Dieu, au soleil, etc., mais aussi, sous le masque du neutre, aux lois du cosmos et de l'ordre social ou individuel. Il ne se pose même pas la question de la généalogie de cette attribution.

Dans notre langue, le féminin reste une marque secondaire syntaxiquement, même pas une norme, et les noms marqués du genre féminin ne sont pas ceux qui sont considérés comme ayant de la valeur. Chez nous, la lune est du genre féminin, les étoiles aussi, mais elles ne sont pas considérées comme sources de vie. Quant à la terre, elle est découpée en parcelles que se répartissent les hommes, effaçant, de cette façon, le genre féminin.

Comment pourrait-il se faire que le discours ne soit pas sexué puisque la langue l'est ? Elle l'est dans certaines de ses règles fondamentales, elle l'est par le genre des mots répartis de manière non étrangère aux connotations ou propriétés sexuelles, elle l'est aussi dans son stock lexical. Les différences entre les discours des hommes et des femmes sont donc effets de langue et de société, de société et de langue. L'une ne peut pas être changée sans l'autre. Mais, s'il n'est pas possible de séparer radicalement l'une et l'autre, il est possible stratégiquement de mettre l'accent de mutation culturelle tantôt sur l'une tantôt sur l'autre et surtout de ne pas attendre, passivement, que la langue mute. L'enjeu du discours et de la langue peut être utilisé délibérément pour obtenir plus de maturité culturelle, plus de justice sociale, etc. C'est la non-considération de l'importance de cette dimension dans la culture qui donne tant de pouvoir à l'empire de la technique comme neutre, aux régressions sectaires, aux désintéressations sociales et culturelles auxquelles nous assistons, aux divers impérialismes monocratiques, etc.

2) Il convient de préciser aussi qu'une libération sexuelle ne peut se réaliser sans changement des lois de la langue relatives aux genres. La libération subjective nécessite un emploi de la langue non soumis à des règles qui assujettissent ou annulent (si tant est que ce soit possible sauf magiquement) la différence sexuelle. Les points à interroger et modifier peuvent varier d'une langue à l'autre. Il ne faut pas l'oublier. Mais je ne connais pas de langue qui ait pensé son statut comme outil de partage et d'échange entre deux parties du monde de sexes différents. Les décisions individuelles, les bonnes volontés collectives, ne peuvent qu'échouer dans leurs projets de libération ou justice sociales si elles ne considèrent pas théoriquement et pratiquement l'impact des marques et règles sexuées de la langue, en vue de modifier cet instrument culturel.

3) Les énoncés analysés manifestent une différence importante entre femmes et hommes du point de vue de l'interrelation sexuelle. Les femmes sexualisent

leurs discours. De même qu'elles donnent souvent leurs qualités concrètes aux choses, aux lieux, etc., elles s'adressent à des interlocuteurs sexués. Les hommes ne le font pas mais ils restent entre *ils* ou *je-il(s)*, ce qui correspond à un choix sexuel non conscient.

Faut-il que les femmes renoncent à sexuer leur partenaire d'énonciation ? Ce n'est pas souhaitable. Le sexe est une dimension culturelle importante mais il faut rééquilibrer les rapports entre les sexes : dans la langue, la société, la culture. Sans renoncer à mettre en mots la différence sexuelle, il est souhaitable que les femmes soient davantage capables de se situer comme *je, je-elle(s)*, de se représenter comme sujet(s) linguistique(s), et de parler avec d'autres femmes. Cela exige une évolution subjective et une mutation des règles de la langue. Jusqu'à présent, il est nécessaire que les femmes restent exclusivement *entre elles* pour qu'un pluriel soit féminin : *elles s'aiment, elles sont belles*, etc., mais aussi pour qu'un rapport au monde subjectivement féminin soit possible. Cette nécessité linguistique conditionne certaines formes des mouvements de libération. Le monde des humains ne peut cependant pas se scinder entre hommes et femmes sans lieux de rencontres. Sinon muets ? Mais le silence lui-même est apparenté au discours qui se parle. Les stratégies de non-mixité sont indispensables pour des questions explicites de contenu du discours mais surtout en fonction des formes et lois de la langue. Elles doivent s'appliquer à changer celles-ci pour être opérantes au niveau des systèmes d'échanges, y compris entre femmes.

4) L'analyse des divers corpus a fait apparaître que le *tu* du discours des femmes désigne une femme dans le transfert analytique, dont le support était une femme, il est vrai. Dans les énoncés expérimentaux, le partenaire d'énonciation se désigne par *il(s)*, bien que les enseignantes-expérimentatrices soient des femmes. Comment entendre le changement de support du *tu* ? Comme un effacement culturel ? Comme l'imposition d'une pseudo-neutralité qui réintroduit significativement un *il* masculin à la place d'un *tu* féminin ? Cette substitution de genre a lieu pour les deux sexes. Du point de vue de l'histoire des sujets, cela aboutit à l'effacement de la relation au premier *tu* maternel. Il en résulte un manque de passage *tu-elle-je* pour les femmes, une perte d'identité sexuelle dans le rapport à soi et à son genre, notamment généalogique. Pour les hommes, le *tu*, originellement maternel-féminin, se perd au bénéfice du *il*. C'est la transition entre *tu-elle-tu* qui manque dans le langage. Cela correspond à l'économie syntaxique des discours analysés et aux conclusions sur notre ordre linguistique où s'effacent le *tu* maternel et le *je* féminin. Cet ordre n'est pas arbitraire mais motivé par des lois qui ont échappé aux linguistes.

5) Le monde se désigne le plus souvent, dans le discours des hommes, comme inanimés abstraits intégrés à l'univers du sujet. La réalité y apparaît comme réalité déjà culturelle, liée à l'histoire collective et individuelle du sujet masculin. Il y est toujours question d'une nature seconde, coupée de ses racines corporelles, de son environnement cosmique, de son rapport à la vie. Celui-ci ne se dit jamais que dans la dénégation, et reste dans un perpétuel passage à l'acte inculte. Les modalités en changent, l'immédiateté aveugle de l'acte reste. Les relations du sujet masculin à son corps, à qui le lui a donné, à la nature, au corps des autres, y compris celui de ses partenaires sexuels, restent à cultiver. En attendant, les réalités dont parle le discours sont artificielles, tellement médiatisées par un sujet et une culture qu'elles ne sont pas réellement partageables. C'est pourtant l'enjeu de la langue. De plus, ces réalités sont si éloignées de la vie qu'elles deviennent mortifères, comme l'a diagnostiqué Freud en parlant du privilège culturel des pulsions de mort.

Le discours des femmes désigne les hommes comme sujets — sauf dans le transfert analytique — et le monde comme inanimés concrets appartenant à l'univers de l'autre. Elles gardent donc un rapport à l'environnement réel mais elles ne le subjectivent pas comme leur. Elles restent le lieu d'expérience de la réalité concrète mais elles laissent à l'autre le soin de l'organiser. Il est vrai que la langue ne leur donne pas les moyens de faire autrement. Du moins depuis des siècles. En effet, les connotations de leur discours s'expriment de façon privilégiée dans les adjectifs, par exemple, et non dans le prédicat actuellement produit. Linguistiquement, cela peut signifier que leur langage présent correspond à la transformation d'un discours antérieurement tenu par elles. Dans ce sens peuvent s'interpréter d'autres indices : les éisions de *je* et *elle*, toutes les stratégies d'effacements du féminin comme sujet du discours, l'enjeu de la transformation négative, etc. Ce sera, pour moi, l'objet de futures recherches sur le sexe du sujet dans le discours et la langue.

Le monde évolue. Aujourd'hui son évolution semble périlleuse, destructrice pour la vie et la création de valeurs. Celles qui subsistent sont soumises au règne de l'argent. Celui-ci se présente de façon apparemment neutre et il entretient l'illusion d'une pseudo-neutralité de la technique. Les moyens de communication, mis en place par des sociétés à responsabilité exclusivement masculine, risquent d'empêcher l'émergence ou de détruire l'existence d'autres moyens de communication davantage liés à la vie, à ses propriétés concrètes. La dimension sexuée en est une des plus indispensables, non seulement pour la reproduction mais pour la culture et la conservation de la vie. La question est donc de savoir si

nos civilisations sont encore résolues à considérer le sexe comme une pathologie, une tare, un résidu d'animalité ou si elles sont enfin assez adultes pour lui donner son statut culturel humain. Cette mutation passe par l'évolution de la dimension sexuée de la langue et de tous les moyens d'échanges.

